

**FRANÇOIS OST, *TRADUIRE. DÉFENSE ET
ILLUSTRATION DU MULTILINGUISME***

Paris, Fayard, 2009, 421 p.*

Cristina Hetriuc

Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie

stan_m_c@yahoo.com

François Ost publie en 2009 dans la collection « Ouverture » de Fayard le volume *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*. Juriste et philosophe, vice-recteur des Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, l'auteur enseigne également à Genève. Parmi ses ouvrages on rappelle *Le Temps du droit Raconter la loi, Furetière. La démocratisation de la langue, La Nuit la plus longue. Sade et Portalis au pied de l'échafaud, Antigone voilée, Dire le droit, faire justice, Raconter la loi. Aux sources de l'imaginaire juridique, De la pyramide au réseau? Pour une théorie dialectique du droit*. L'auteur, qui est un philosophe du droit présente sur le site www.laviedesidees.fr le parcours qui l'a amené à s'intéresser à la traduction. La traduction, affirme-t-il est devenue consubstantielle au droit. Le droit tout entier est traduction dans un sens plus large car il a pour fonction de réguler les comportements des individus et des groupes, de traduire les intérêts et les priorités des uns et des autres et de les fonder dans une conception de l'intérêt général. Le signataire de l'ouvrage ne plaide pas pour un droit unique, mais pour une pluralité de systèmes juridiques qui ne restent pas renfermés pareils aux monades. L'époque des monades est désormais révolue. La nécessité des systèmes juridiques, économiques, politiques, culturels de fonctionner selon le principe des vases communicants s'impose dans une société mondialisée. Désormais, l'écrivain philosophe du droit pense, dans la lignée d'Umberto Eco que la langue commune de la globalisation est la traduction. Par ce livre, l'auteur veut affranchir le mythe de la langue unique ou de la langue parfaite ; la langue commune étant celle de l'éthique et du politique du traduire. Dans un monde pluriel tel le nôtre, il faut s'accommoder du multilinguisme, non pas comme d'une fatalité babélique, mais comme d'une chance, comme d'un atout. La politique du multilinguisme implique la valorisation de la traduction et du statut

du traducteur. La défense du multilinguisme se produit grâce au pont jeté par les traductions.

L'auteur calque à bon escient le titre de Joachim du Bellay dont le traité *Défense et illustration de la langue française* avait eu le pouvoir de rendre légitime une langue et implicitement une nation. L'ouvrage recensé démontre que l'époque des nations, de la cristallisation de l'esprit national (menacé par trop d'influences étrangères) a passé. Nous nous dirigeons vers un nouvel âge de l'humanité, un âge supranational où la communication se fait exclusivement par la traduction.

Dans sa présentation du livre, l'éditeur souligne le dilemme dans lequel vit le monde contemporain : soit la nostalgie de la langue adamique, soit le repli sur l'idiome maternel, comme conséquence de l'intraduisibilité des éléments civilisationnels. François Ost propose une solution à cette alternative destructrice : la voie du multilinguisme et de la traduction, les individus étant voués à la différenciation. À travers les dix chapitres et les quatre cent vingt-et-une pages il s'attarde patiemment sur l'histoire des échanges linguistiques, des théories de la traduction afin de mettre en évidence que le paradigme sur lequel fonctionne la traduction devrait être embrassé par toutes les sciences, de tous les domaines.

Le *Prologue* se constitue dans une démonstration du fait que le multilinguisme est une opportunité unique d'enrichir la conception sur l'universel et que la traduction, libérée de sa condition ancillaire sert à affronter les défis les plus importants. Il révèle la méthode utilisée par l'auteur dans son « long parcours interdisciplinaire » et nous fait part de l'existence de quelques « fils rouges » qui aident le lecteur à s'orienter dans l'univers vraiment pluriculturel du livre.

Dans le premier chapitre *Babel raconté. Le mythe fondateur* on analyse les fameux versets bibliques sur lesquels « s'édifient des bibliothèques entières », d'où l'activité traductrice puise sa légitimité, tout en reconnaissant sa malédiction : le fait qu'elle est considérée comme le mal accepté après l'écroulement de la tour. L'écrivain se penche sur chaque grille de lecture que la légende a engendrée considérant que c'est à l'intérieur de ce réseau de significations diverses que se dévoile sans sens : les légendes talmudiques, les lectures chrétiennes, les lectures civiles, la Pentecôte. Dans ce dernier récit c'est la pluralité qui est valorisée sans qu'elle opère cependant la convergence d'une visée commune.

Le chapitre II *Babel aboli : langues parfaites et autres langues imaginaires* passe en revue les tentatives de recréer la langue commune, universelle, efficace, ce qui implique tantôt le rejet des jargons, tantôt l'émergence d'une langue philosophique mondiale ou bien l'apparition

d'une langue communicationnelle : l'espéranto ou le *basic English*. La conclusion partielle est un plaidoyer pour les langues naturelles auxquelles les prétendues imperfections pourraient ouvrir la voie à l'universalisation bien plus efficacement que les idiomes artificiels conçus à cette fin. Grâce aux ressources de traduction les langues naturelles assument la fracture de Babel.

Le chapitre III *Autrement dit : ce que traduire veut dire* est une réflexion quant aux diverses définitions et approches de la traduction : l'impensé grec, les traductions hégémoniques de Rome, les traductions prosélytes chrétiennes, les traductions en langue vulgaire, la *Bildung* traductive du romantisme allemand, les manières de traduire contemporaines. Ce survol permet quelques observations : la traduction s'intègre dans la problématique des transferts culturels et elle a, à la fois une nature intralinguale et interlinguale.

la dimension plus large de l'acte de traduire, celle intralinguistique, inter-sémiotique, par exemple, est surprise dans le chapitre IV *La traduction : interne, d'abord et surtout*. La traduction interlinguale agit sur celle intralinguale car elle développe, affine la langue-cible, met au travail ses potentialités endormies. La traduction interlinguale souligne la nature ouverte, l'hospitalité d'une langue quant à la traduction ; la traduction étrangère révèle le caractère toujours traductif de la langue d'accueil.

Le chapitre V *L'objection préjudicielle. « Intraduisible »...vous avez dit « intraduisible »* traite de la célèbre question de l'intraduisible, question sur laquelle s'attardent tous les théoriciens de la traduction. Au contraire d'une longue file de théoriciens et traducteurs qui déplorent la résistance des lexies et structures lors du passage vers l'autre langue, l'auteur trouve que l'intraduisible est la chance et non pas la malédiction de la traduction. On prouve ainsi que la langue contient quelque chose qui innove, qui résiste et qu'elle n'est pas simple communication d'une information quelconque.

La conviction qui se trouve à l'origine de vision sur la traduction comme activité ancillaire est étudiée dans le chapitre VI *Seconde main, petite main. Le stigmate de l'ancillarité*. La traduction serait « travail de seconde main, besogne de petite main ». L'auteur y explique que l'ouvrage en entier a pour objectif le renversement de ce préjugé : l'activité du traducteur est seconde sans pourtant être subordonnée et servile. C'est la seconde main qui poursuit le texte original. François Ost veut réduire le fossé qui sépare écriture et traduction, en suggérant que l'écrivain n'est jamais qu'un premier traducteur.

Le chapitre VII *La réduction lexicale* a pour objectif de combattre la croyance que la langue est une vaste nomenclature de termes. C'est

de cette croyance que dérive la poursuite d'une langue idéale qui, pareillement à la langue de Dieu devrait assurer la compréhension universelle. Cette poursuite a pour conséquence la dévalorisation de la traduction que « les enfants de Babel », au lieu d'apprécier sous-estiment et « sous-pensent ».

L'examen des méthodes de travail du traducteur occupe l'espace du chapitre VIII, intitulé *Dans l'atelier du traducteur* est voué à l'examen des méthodes de travail de celui-ci. Le désidératif de la fidélité est présenté en fonction des choix entre le mot et le sens, l'imitation et la paraphrase, les sourciers et les ciblistes qu'on a dû faire le long des époques. En fin de compte, par fidélité on comprendra responsabilité et hospitalité et on valorisera les traductions « relevantes, qui assurent une plus-value à l'œuvre ».

Le chapitre IX *La septième cité : la traduction* se veut une réponse à la question : à quoi doit-on faire foi dans un monde radicalement pluriel où on assiste à la prolifération des univers de sens ? La conclusion est que si les valeurs ne manquent pas, ce qui manque ce sont les principes de leur harmonisation. La traduction est en mesure de transcender la dispersion dans des séries disparates d'idiomes et de cultures. Le dieu tutélaire de l'activité est un nouvel Hermès, non pas l'ancien dieu du commerce et de la communication mercantile, mais un Hermès traducteur, prêchant l'art de l'hospitalité.

Le chapitre X *La politique de Babel. Les États, les langues et la traduction*, analyse à travers les treize études de cas la manière dont la langue apparaît comme un enjeu de pouvoir essentiel. L'auteur parle de la nature politique de la langue et de la traduction dans l'interview qu'il accorde au site mentionné ci-dessus. La question des langues est l'une des plus politiques parce qu'elle implique l'identité des États, leur mémoire, leurs projets. Tout passe par le statut des langues. Les États sont intervenus dans la pratique même de la langue, allant jusqu'à réguler l'orthographe, la grammaire et également la question des rapports entre les langues.

La conclusion *La traduction comme paradigme. L'exemple du droit* impose, en vertu du système d'argumentation présenté le long des quatre cents pages, l'évidence de la solution qu'offre le processus traduisant. La traduction doit fonctionner comme paradigme dans un monde radicalement pluriel, sans métalangage absolu, où aucune science, aucun récit ne peut plus prétendre agir à l'échelle universelle. De cette façon seulement, la malédiction de Babel peut se reconvertir dans une bénédiction. La thèse de la traduction comme paradigme est vérifiée dans quelques domaines dominés par des logiques hétérogènes. La traduction pourrait avoir par rapport à ceux-ci une position « méta »,

se situant au carrefour des sciences et des techniques. Le modèle traductif agit d'une manière bénéfique sur le plan éthique, en promouvant un « pluriversel » d'identités métissées. Au plan de la connaissance, du savoir et de la culture, le modèle traductif, en s'attaquant à la clôture des cultures et des langues sur elles-mêmes dote ces dernières d'un potentiel d'innovation.

La valorisation de la traduction n'est pas synonyme du déclin des langues et des cultures nationales, bien au contraire, une communauté s'enrichit par les échanges traductifs. C'est à la suite de ce mouvement valorisant que le monde se libérerait du fantasme de la langue adamique, unique, parfaite.

L'ouvrage de François Ost est une réponse aux affres de l'éparpillement des cultures, des connaissances, des dispositions et des coutumes. La pluralité des visions, la pluralité du monde moderne ne doit plus être vécue sur le mode d'une déchirure irrémédiable et douloureuse. La traduction par sa façon de fonctionner en tant qu'acceptation de l'Autre offre un modèle de transcendance des conflits.

L'ouvrage de François Ost est un modèle par son exhaustivité, par sa capacité de synthèse, par sa rigueur. On remarque l'aisance avec laquelle l'auteur manie les découvertes de plusieurs champs tels la linguistique, l'herméneutique, la sémiotique, la lexicologie, la philosophie, la littérature, le droit, la théorie de la traduction, la politique et intériorise les découvertes de Merleau-Ponty, de Benveniste, de Wittgenstein, d'Eco, de Berman, de Ladmiral, de Meschonnic, de Dérída, de Bachelard.

Notre aperçu finit sur un impératif trouvé sur un site qui signale l'apparition du livre : « à lire d'urgence », d'autant plus que notre regard est très restrictif par rapport à la substance de l'ouvrage.

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural / La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code: ID_135, Contract 809/2009.